

L'A
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

I Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III L'Union Saint-Jean. — IV Marie, reine du rosaire. — V Lettre de Mgr d'Amiens au directeur de la *Semaine religieuse* de Montréal. — VI Notes sur le Canada français par un prédicateur de Notre-Dame de Montréal. — VII Courtes réponses à diverses consultations. — VIII L'initiative d'un juge américain. — IX Les premiers pas sur la grande route. — X Ornaments retrouvés.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 7 novembre

Messe du 24e dim. après la Pent. (5e après l'Epiph.), *semid.*; mém. de l'ocf. de la Toussaint; préf. de la Trinité. — Aux vêpres, du dim., mém. de l'ocf. et des IV saints couronnés.

Cathédrale de Joliette, solennité de saint Charles, *double de 1e cl.*; mém. du dim.; préf. de la Trinité; dernier Ev. du dim. — Aux II vêpres, mém. de la Toussaint et du dim.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche 14 novembre

Province ecclésiastique de Montréal

Diocèse de Montréal. — Du 11 novembre, saint Martin; du 14, saint Josaphat.

Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Du 9 novembre, saint Théodore (Acton).

Diocèse de Sherbrooke. — Du 11 novembre, saint Martin (Martinville).

Diocèse de Joliette. — Du 9 novembre, saint Théodore (de Montcalm).

Province ecclésiastique d'Ottawa

Diocèse d'Ottawa. — Du 10 novembre, saint André Avellin; du 11, saint Martin (Martindale).

Diocèse de Pembroke. — Du 11 novembre, saint Martin (Whitney); du 14, saint Laurent (Barry's-Bay).

Diocèse d'Haileybury. — Du 9 novembre, saint Théodore (New-Liskeard).

Province ecclésiastique de Québec

Diocèse des Trois-Rivières. — Du 9 novembre, saint Théodore
(Grande-Anse); du 13, saint Didace. J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Mardi	9 novembre	— Saint-Jean.
Jeudi	11	— Saint-Joseph-de-Carillon.
Samedi	13	— Saint-Jean-Baptiste.

L'UNION SAINT-JEAN

Les contributions à la caisse ecclésiastique, tant pour les prêtres que pour les fabriques, sont strictement payables avant le premier novembre de chaque année (art. XIII).

Ceux qui n'ont pas encore satisfait à cette obligation, pour l'année courante, sont respectueusement priés de le faire sans retard.

Le secrétaire-trésorier,
chanoine J.-A. MOUSSEAU.

MARIE, REINE DU ROSAIRE

(Du *Messenger* de Sherbrooke)

UN confrère rappelait dernièrement, ici même, comment, en 1864, de nombreux évêques de l'univers entier présentèrent au pape le désir de leurs fidèles de voir proclamer la royauté universelle de Marie. Pie IX avait répondu simplement : " Priez pour que cette idée mûrisse ! " Et six années plus tard, le même pape proclamait le dogme immortel de l'Immaculée Conception. Léon XIII entra pleinement dans la voie tracée par son prédécesseur. A plusieurs reprises, alors que l'Eglise se trouvait en butte à toutes sortes de difficultés, le grand pape qui domina tout le dernier demi-siècle par sa science, sa droiture, sa surnaturelle aptitude à saisir les besoins de son temps, le pape arbitre de la paix dans la difficile affaire des Carolines, différend survenu entre l'Al-

Allemagne et l'Espagne en 1886, le pape des ouvriers, le pape ami de tous les pays et de chacun, au décès duquel on pouvait lire sur toutes les devantures des magasins italiens : " Fermés pour deuil mondial ", Léon XIII, recommanda et propagea une dévotion spéciale et ce fut la dévotion à Marie par le saint rosaire. Les temps sont quelque peu changés. Mais les difficultés sont encore plus nombreuses et plus grandes. Un simple coup d'oeil jeté sur le monde suffit à nous en convaincre.

Nous nous fatiguions de lire depuis tantôt cinq années des nouvelles de guerre. Pourtant on se bat encore dans la vieille Europe ! L'héroïque Pologne, qui fut pendant trois siècles le bouclier de l'Europe, échappera peut-être aux serres de l'aigle russe, parce que des évêques français ont demandé des prières pour la Pologne en danger. La question irlandaise, vieille de sept siècles, paraît se compliquer davantage, et la verte Erin, le pays fécondé des sueurs de saint Patrice, se verra peut-être rougir du sang de nouveaux martyrs. Une doctrine nouvelle, mille fois dangereuse, parce qu'elle est le renversement de toutes les autres doctrines ensemble, le bolchévisme, qui, au fond, n'est rien autre chose que " l'organisation de l'anarchie par la terreur ", tend à s'introduire chez toutes les classes populaires. La France, qui a tant souffert des fausses doctrines, a beau faire le cordon sanitaire, l'Angleterre, qui veut maintenir son autorité à tout prix, a beau se prémunir de toutes manières, l'Amérique a beau compter sur son éloignement, rien n'empêche qu'en France, comme en Angleterre et en Amérique, l'or et les doctrines bolchévistes ont pénétré à ce point que nombre d'ouvriers en ont pris le sens et la tournure sans s'en rendre compte.

Pendant ce temps, des diplomates éminents, des juristes remarquables ont entrepris de fonder une ligne de toutes les nations. L'idée n'est pas nouvelle, le projet est géant.

Des rois de France, Henri IV par exemple, en avaient conçu le plan, mais ils n'avaient pu le réaliser à cause des trop grandes difficultés qu'il présentait. Nos diplomates modernes relèvent le défi et se mettent à l'oeuvre sans invoquer Dieu et, encore moins, sans inviter le pape à leurs conférences. Pourtant, en vérité, dans un traité comme celui qui s'est signé à Versailles, et dans tous les traités subséquents, faits avec les différentes puissances en guerre, — traités de Saint-Germain, de Neuilly, de Trianon ou de Sèvres—il semble que le nom de Dieu n'eût pas été de trop à l'un des premiers articles. Seul, un sénateur américain fit une proposition dans ce sens au Congrès de Washington, laquelle fut immédiatement écartée. Il semble aussi que, dans une conférence de la paix, le pape avait sa place toute désignée. Est-ce que la papauté n'a pas été l'arbitre des nations à travers les siècles? Qu'on se rappelle les temps médiévaux. L'Eglise est encore à son berceau et, en un instant, tous les peuples barbares, Lombards, Wisigoths, Germains et Francs, arrivent comme portés sur les ailes de tous les vents. Le vieux monde croule sous le pas de leurs chevaux. Clovis est baptisé à Reims. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne s'inclinent sous le sceptre divin. Charlemagne ne fait qu'un seul manteau de ceux des deux empereurs romains. La papauté est l'arbitre de l'Europe. Elle n'a cessé de l'être jusqu'en 1860, où on voulut l'enfouir sous les ruines d'une révolution. Mais LaMoricière se leva au fond de sa Bretagne, et, avec lui, une poignée de jeunes braves impatients de combattre pour la plus sainte des causes, celle de la papauté.

Voilà l'histoire que l'on n'a pas le droit d'ignorer ni d'oublier, quand on s'appelle envoyé ou représentant de la France, de l'Angleterre ou de l'Italie, tous pays demeurés chrétiens sinon catholiques, et qui ont été défrichés, évangélisés, civilisés, par ces admirables moines d'Occident aussi éternels que les chênes, selon l'expression de Lacordaire.

A
ques
de p
leur
à no
mer.
nous
et ré
nise

Br

ai

Mons

Trè

raum
en di

¹ No
de la
des to
le text
avions
Grand
Villera
accusé
des noi
ce non
prendre
triotiq
permet

Au milieu de cette désorganisation générale, nous, catholiques, qui vivons de la foi, n'avons qu'une chose à faire, c'est de prier Dieu d'abord, afin qu'il épargne les peuples malgré leur ingratitude, puis sa sainte Mère, puisqu'elle a été proposée à notre dévotion. Reine du rosaire, elle est aussi l'étoile de la mer. Brillante comme un phare au milieu de la tempête, elle nous attire de tous ses rayons. Allons à elle avec confiance et répétons-lui avec assurance le refrain des gondoliers de Venise alors qu'ils se sentent ballottés par les flots :

O ma bonne Madone,
A toi je m'abandonne,
Sois mon secours,
Toujours.

Bromptonville, 14 octobre 1920.

A. G.

LETTRE DE MGR D'AMIENS

au directeur de la " Semaine religieuse " de Montréal ¹

Evêché d'Amiens, le 7 octobre 1920,

Monsieur le directeur,

Très touché de la publication de ma lettre au curé de Miraumont dans votre *Semaine religieuse* de Montréal, je vous en dis mon reconnaissant merci.

¹ Nos lecteurs se rappellent sans doute la très belle lettre de Mgr de la Villerabel, évêque d'Amiens, au curé de Miraumont, au sujet des tombes canadiennes de Courcelette, dont nous avons reproduit le texte dans notre livraison du 20 septembre. Naturellement, nous avons fait tenir une copie de cette livraison à Mgr d'Amiens. Sa Grandeur a bien voulu l'avoir pour agréable. En retour, Mgr de la Villerabel nous écrit une fort jolie page qui est plus et mieux qu'un accusé de réception. Nous en sommes hautement honoré. A cause des nobles pensées qu'elle exprime, cette lettre d'un évêque de France nous dépasse infiniment, et nous avons cru que nos lecteurs en prendraient connaissance avec avantage, tant au point de vue patriotique qu'au point de vue religieux. C'est pourquoi nous nous permettons de la publier in-extenso. — E.-J. A.

En l'écrivant, je songeais à nos morts, mais en même temps aux vivants. Le Canada m'a toujours attiré, parce que j'ai éprouvé, dès la première heure, une sympathie spontanée pour les Canadiens que j'ai connus à Saint-Sulpice de Paris et de Rome.

Il y a plus. Si le Canada forme maintenant une nation dont les destinées se poursuivent dans un cadre très éloigné de la France, le même sang coule dans les veines de ses fils et dans les nôtres. Ce qui est la vigueur de notre race dans le passé comme dans le présent, c'est la formation catholique que l'Eglise nous a donnée à tous deux. Les ombres de notre histoire contemporaine procèdent d'influences étrangères à notre foi. Les gloires viennent de notre civilisation à base de christianisme pur. Nous nous rencontrerons toujours chaque fois que nous puiserons aux mêmes sources.

Croyez bien, monsieur le directeur, à mes sentiments dévoués,

✠ ANDRE, ÉVÊQUE D'AMIENS.

NOTES SUR LE CANADA FRANÇAIS

par un prédicateur de Notre-Dame de Montréal

A la date du 3 octobre, dans le bulletin *Le Dimanche*, qui et la *Semaine religieuse* d'Amiens, M. l'abbé Martial Levé, prédicateur du carême, le printemps dernier, à notre église Notre-Dame, publie des notes sur le Canada français, " faites d'impressions personnelles et de souvenirs ", ainsi qu'il dit, qui sont bien intéressantes. *La Presse* de Montréal les a reproduites l'autre jour. Il nous plaît quand même d'en donner le texte à nos lecteurs, en y joignant, ça et là, les quelques réflexions que ce texte nous inspire naturellement.

M. l'abbé Levé donne d'abord ses " impressions " sur la situation actuelle, en notre pays, des Canadiens d'origine française. Lisons-les.

Ce n'est pas une étude que j'entends publier, mais bien de simples notes, faites d'impressions personnelles et de souvenirs, sur le Canada français, ou, si l'on aime mieux, sur la province de Québec, la seule que j'aie parcourue et que je connaisse un peu. Non pas qu'il n'y ait de français que dans le seul Québec. Il y en a dans les provinces de l'ouest. L'archevêque de Régina est un franco-canadien. Tout le diocèse de Saint-Boniface, ou peu s'en faut, est formé de paroisses françaises. Les catholiques, parlant notre langue, sont incontestablement la majorité à Ottawa. Toutefois, exception faite pour l'Ontario, où la lutte est chaude, et pour quelques groupements fortement constitués, la dispersion et l'absence d'écoles où l'on enseigne en français semblent devoir assurer dans cet ouest immense la victoire de l'anglais. En revanche, les éléments français se développent avec une étonnante rapidité dans l'ancienne Acadie. Grâce à la merveilleuse fécondité de la race française, les catholiques qui parlent notre langue sont devenus la majorité dans plusieurs diocèses. Ils forment, dans la plupart des autres, des minorités imposantes et conquérantes. Pour peu que prenne consistance le mouvement qui tend à ramener dans leur patrie d'origine le million de franco-canadiens émigrés dans les provinces de la Louisiane, du Massachusetts et du Vermont, l'on peut prévoir, sans trop d'imagination, dans les futurs États-Unis du Canada, un ouest anglais et un est français. Quoi qu'il en soit, la province de Québec a été de tout temps et elle demeure le centre actif et le foyer où s'assemblent, de préférence, les Canadiens d'origine française, où la langue et le génie français se manifestent avec la plus vigoureuse et la plus étonnante, nous dirions volontiers avec la plus émouvante vitalité.

Ainsi donc, d'après M. Levé, l'ouest est à peu près perdu pour nous, l'ancienne Acadie nous reviendra complètement, nos émigrés aux États-Unis vont peut-être nous être ramenés et enfin Québec demeure notre centre et notre foyer.

Que Québec ait été et reste le cœur de notre race en Amérique, c'est incontestable.

Que l'Acadie nous revienne bientôt totalement, cela nous paraît aussi certain.

Mais nos " frères " des États pourraient bien, comme

masse, rester au-delà du 45e. Nous croyons même que, pour le grand nombre, ils auraient raison. Citoyens américains fidèles à leurs origines françaises, ils ont du bien à faire comme tels et peuvent prospérer dans la grande république. Les faits l'établissent déjà largement.

Pour ce qui est de nos compatriotes de l'ouest, nous ne sommes pas prêt à les croire si tôt noyés dans le flot d'immigrants qui les presse, c'est vrai, de toutes parts. Bien des influences travaillent en ce sens, nous le reconnaissons. Mais il y a parmi nos "frères" de l'ouest des groupes déjà solides et les diverses unités que nous comptons au pays évangélisé par nos Oblats français tiennent à leur langue comme à leur religion. A supposer même, que, désormais, nos évêques et nos missionnaires dussent absolument, là-bas, savoir et parler l'anglais, selon la thèse qui semble prévaloir, est-ce que tous les nôtres, ou peu s'en faut, ne parlent pas déjà l'anglais aussi bien que le français, est-il si nécessaire, pour le bien des intérêts de la foi, qu'ils soient de langue anglaise par origine, ne suffit-il pas qu'ils parlent l'anglais et n'ont-ils pas des titres historiques qui leur donnent autant de droits, sinon plus, qu'aux prêtres qui sont de langue anglaise par origine ? Dans tous les cas, notre excellent ami M. l'abbé Levé peut nous en croire, les petits-fils de ceux qu'ont enfantés à l'Eglise nos Mgr Taché, nos Mgr Grandin, nos Père Lacombe et nos Père Ledue n'ont pas dit leur dernier mot. On parlera français longtemps sur les bords de la rivière Rouge et dans la Saskatchewan ! L'ouest complètement anglais n'existe pas encore. Nos "frères" de là-bas s'entendent à la lutte et ils ont bonne envie de vivre !

Du reste, nous n'en voulons nullement à M. l'abbé Levé, si, à notre avis du moins, ses "impressions" sur ce point sont incomplètes. L'hommage, si sympathique et si évidemment sincère, qu'il rend à notre "émouvante vitalité", nous fait

au contraire un devoir de le considérer comme un grand ami et de lui en être reconnaissant.

* * *

M. l'abbé Levé parle ensuite du carême de Notre-Dame, lequel, dit-il fort justement, constitue, tous les ans, à Montréal, un événement français autant qu'un événement religieux. Citons encore.

Le carême de l'église Notre-Dame à Montréal est un événement. C'est un événement religieux, comme tous les carêmes de là-bas où la foi continue de faire partie de la vie nationale. A ce titre, les journaux s'y intéressent et en analysent les sermons, comme ils font pour les autres stations, ni plus ni moins, celle de la cathédrale, par exemple, ou celle de l'église Saint-Jacques, qui, à l'instar de Notre-Dame, est desservie par les prêtres de Saint-Sulpice. L'on n'a pas encore compris, dans la Nouvelle-France, que la grande presse doive faire connaître au public les poètes, les romanciers, les peintres, et étudier leurs œuvres, selon les besoins ou les goûts de ses lecteurs, mais qu'il soit réservé aux *Semaines religieuses* de s'occuper des prédicateurs. Si la station de Notre-Dame prend une exceptionnelle importance, c'est, avant tout, parce que le prédicateur en vient de France. Autant et plus qu'un événement religieux elle est un événement français. Elle fait, à ce titre, partie de l'œuvre française accomplie à Montréal par les prêtres de Saint-Sulpice. Ils ont fondé cette chaire chrétienne pour qu'une voix de France s'y fit entendre annuellement, apportant, avec le souvenir, l'esprit et le style de la mère-patrie. Concurrément, les sulpiciens établissaient à l'Université Laval de Montréal une chaire laïque, qu'occupent, par périodes de trois années, des professeurs venus de chez nous. Enfin ils ont doté récemment la ville de la Bibliothèque Saint-Sulpice, qui, pour le confort de l'installation, le choix et le nombre des ouvrages, laisse loin derrière elle certains de nos grands établissements du même genre.

Voilà qui est bien observé. Tout le monde est reconnaissant, chez nous, en effet, à Saint-Sulpice, pour l'action française, aussi bien que catholique, que les " Messieurs du séminaire perpétuent à Montréal depuis bientôt trois siècles. La prédication de Notre-Dame, tout comme l'enseignement littéraire donné à l'Université, est un bienfait que tous les nôtres apprécient. Nous avons déjà écrit, dans ces pages

de notre *Semaine*, qu'il ne nous déplairait pas qu'une voix canadienne fût admise de temps en temps à se faire entendre, même pour un carême, sous les voûtes de Notre-Dame. Nous croyons toutefois qu'il est excellent que, d'ordinaire, ce soit une voix " qui vient de France ", parce que, toutes choses égales d'ailleurs, elle aura toujours plus de prestige, sans compter qu'elle a chance d'être plus cultivée.

• • •

M. l'abbé Levé, qui vient de dire, assez vertement, " qu'on n'a pas encore compris dans la Nouvelle-France... qu'il convient de réserver aux *Semaines religieuses* de s'occuper des prédicateurs... " continue ainsi :

Le prédicateur de Notre-Dame est annoncé par tous les principaux journaux, le *Canada*, la *Patrie*, la *Presse*, le *Devoir*, et jusque par les feuilles de langue anglaise, longtemps avant son arrivée. A peine est-il débarqué que son portrait est publié et que les reporters se précipitent pour l'interviewer. Ces interviews, chez un peuple qui a, comme tous les peuples, ses partis, ses fiertés, ses susceptibilités et ses préjugés, ces interviews, prises au débotté, n'allaient pas toujours sans inconvénient. Très sagement, M. le curé de Notre-Dame a résolu d'y assister désormais. Il peut ainsi régler les questions et éviter au Français nouvellement débarqué, et volontiers bavard, de fâcheuses gaffes !

Pourquoi donc nos grands quotidiens devraient-ils s'abstenir de " rapporter " nos prédications quadragésimales ? Nous avouons ne pas le bien saisir. Mais nous comprenons parfaitement, et nous tenons à profiter de l'occasion pour le dire à qui de droit, qu'on impose un surcroît de besogne vraiment trop lourd au prédicateur de Notre-Dame qui doit lui-même rédiger le compte rendu de son sermon. Nos journaux devraient avoir chaque dimanche, à Notre-Dame et ailleurs, un " reporter " qui sût lui-même faire une analyse, quitte à la soumettre ensuite au prédicateur pour une dernière mise au point. Mais pourquoi, encore un coup, la grande presse ne porterait-elle pas à ses nombreux et souvent lointains lecteurs

un écho des bonnes et belles paroles qui tombent des lèvres du prédicateur de Notre-Dame ?

Quant aux interviews prises au débotté, nous estimons que M. l'abbé Levé a raison. On demande souvent trop de choses au prédicateur " qui vient de France ". Il n'est pas mal du tout que M. le curé de Notre-Dame soit là.

• • •

La partie, pour nous, la plus neuve et la plus intéressante des " notes " du distingué prédicateur de notre dernière station quadragésimale, c'est celle où il donne ses " impressions " sur le superbe vaisseau qu'est l'église Notre-Dame, sur l'auditoire qui s'y presse aux heures de la station et sur les goûts et les exigences de ses auditeurs. C'est la première fois, à notre connaissance, que l'un de nos prédicateurs de Notre-Dame de Montréal communique au public une appréciation aussi détaillée. Disons tout de suite qu'elle nous a plu infiniment, bien qu'elle soit, sans doute, trop flatteuse pour nous.

L'église Notre-Dame, une belle église gothique, toute en bois à l'intérieur comme presque toutes les églises canadiennes, présente, grâce à ses deux tribunes circulaires en amphithéâtre, un vaisseau où huit à dix mille auditeurs pourront s'amasser sans cohue, où un orateur, doué d'une voix ordinaire, pourra se faire entendre, une heure durant, sans trop de fatigue. Le spectacle est curieux de ces milliers d'auditeurs assis et de ces milliers de têtes émergeant des tribunes. Disons mieux : il est beau ! La majeure partie est composée d'hommes et l'élite de toutes les classes sociales est là. Le vendredi est réservé aux dames. A certains jours, elles ne sont pas moins de cinq à six mille. Trois mille hommes au moins suivirent la retraite pascale, qui s'adresse surtout à la paroisse. — Chez ce jeune peuple, avide de culture française et sans cesse obligé de se défendre contre l'envahissement de la civilisation anglaise, la forme ne laisse pas que d'avoir une grande importance. L'on tient au beau langage. Il est juste pourtant d'ajouter que l'on s'attache au fond plus qu'à la forme, au fond dogmatique et au fond moral. Contre le protestantisme avec lequel l'on vit en voisins, contre la libre-pensée venue des États-Unis, parfois aussi de France et d'ailleurs, l'on cherche des armes, et l'on vous témoigne une reconnaissance émue et émouvante si vous en fournissez. C'est que, nous l'avons déjà dit,

la foi fait partie de la vie, et que cesser de croire ce serait comme une dissolution. — A la retraite des hommes, M. l'abbé Perrin, curé de Notre-Dame... nous avait demandé de traiter de la justice et des devoirs du mariage chrétien. La plus sévère théologie n'étonne point ces médecins, ces avocats, ces commerçants, ces hommes d'affaires. Ils l'acceptent, pour pénible qu'elle puisse être. Ils la méditent. Elle leur inspire de loyaux retours sur leur vie et de fortes résolutions. Il suffira parfois de l'annonce d'un sermon doctrinal pour amener un flot nouveau d'auditeurs. C'est ainsi que le journal *la Presse* ayant informé ses lecteurs que nous devions parler le dimanche suivant sur *Jésus-Christ et la question sociale*, un millier supplémentaire d'hommes, des ouvriers, des chefs de syndicats, pour la plupart, affluèrent.

Il y a dans ces lignes, à ce qu'il nous semble, une bienveillance pleine de délicatesse et de tact qui est bien touchante. M. l'abbé Levé, on l'éprouve nettement, s'est senti aimé par ses auditeurs et il les a aimés. Son coup d'oeil, du haut de la chaire, a tout vu et bien vu. Cette vision est restée dans ses souvenirs et il nous fait sentir qu'elle y restera longtemps. Pour nous, nous garderons aussi, précieusement, le témoignage qu'il nous en donne.

* * *

Enfin, nous nous reprocherions de ne pas citer le mot final de l'article que M. l'abbé Levé nous consacre.

M. Georges LeBidois qui occupe actuellement la chaire française à l'Université de Montréal, me disait, dès mon arrivée: " Si vous voulez comprendre le Canada, rendez-vous bien compte que c'est une France qui n'a pas fait la révolution." Il semble, après expérience, que l'on ne saurait mieux dire. Une terre merveilleusement féconde, une civilisation matérielle qui devance la nôtre d'un demi-siècle, un sens et un goût extraordinaire des affaires, la passion de "faire de l'argent", mais, parmi toutes ces acquisitions et toutes ces aspirations modernes, des corps robustes, des âmes saines, des esprits simplement logiques et des coeurs croyants: c'est le Canada français.

" Des corps robustes, des âmes saines, des esprits simplement logiques et des coeurs croyants..." Certes, ce sont là des paroles qui sont significatives. Nous voudrions que tous les gens de chez nous méritent qu'on les qualifie toujours ainsi.

A l'instar de ses illustres prédécesseurs dans la chaire de Notre-Dame, M. l'abbé Levé a laissé parmi nous un enseignement qui peut y aider. Une fois de plus, qu'il en soit remercié, comme aussi du bon souvenir qu'il nous garde.

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR

COURTES REPONSES A DIVERSES CONSULTATIONS

CONFITEOR

Dans le *Confiteor*, doit-on toujours dire *et tibi Pater, et te Pater*? Lorsqu'on récite cette prière en français, on omet les mots "et à vous, mon Père, et vous, mon Père". Mais lorsqu'on récite les prières du matin et du soir à l'église, en commun, ne doit-on pas dire ces mots ?

La distinction entre le *Confiteor* récité à la maison et le *Confiteor* récité, à haute voix, à l'église, n'est pas exacte.

Au *Confiteor*, on dit *et tibi Pater, et te Pater*, dans l'office récité au-choeur (le président dit ensuite *et vobis, fratres, et vos, fratres*). Les soeurs à l'office de choeur ne traduisent pas le mot *Pater* en *Mater*, et de plus omettent ces mots, ainsi que ceux qui récitent à deux en dehors du choeur.

A la messe, le servant dit *et tibi, Pater, et te, Pater* (et le célébrant *et vobis, fratres, et vos, fratres*). Il en est ainsi à la distribution de la communion.

On dit ces mêmes mots à l'administration du viatique (ou de la communion de dévotion), quoique ce soit en dehors de l'église ou de la chapelle. Lorsqu'à l'église ou à la maison, il n'y a personne pour dire le *Confiteor*, le prêtre le dit lui-même et il omet ces mots, de même qu'à la messe dite, par indult, ou par nécessité absolue, sans servant ni répondant.

Dans l'administration des sacrements à la maison, si l'on récite le *Confiteor* en français, on doit dire "et à vous, mon

Père ”, puis “ et vous, mon Père ”, parce que le prêtre doit répondre par le *Misereatur* et l'*Indulgentiam*.

Ce n'est que lorsqu'on récite cette prière d'une manière liturgique, et dans une action liturgique, qu'on récite ces mots. Ainsi en récitant les prières du matin et du soir à l'église, lors même qu'un prêtre y présiderait, en surplus, comme il arrive en Carême, à plus forte raison, sans aucun prêtre, on doit omettre ces mots, parce que cette récitation n'est pas liturgique.

C'est pour cette raison que dans les livres de prières, ces mots sont placés entre parenthèses? On ne les omet pas, pour que le texte latin et officiel de la prière ne soit pas tronqué, et pour que les fidèles n'en perdent pas la connaissance. Mais, on les enclave dans des parenthèses pour rappeler les cas où on doit les omettre.

On comprend maintenant combien est peu exacte la distinction faite dans la question, du *Confiteor* récité à l'église ou récité à la maison, puisqu'il arrive qu'on doive quelquefois omettre ces mots à l'église (récitation non liturgique) et qu'au contraire, il faille quelquefois les dire à la maison (récitation liturgique).

L'occasion est favorable pour rappeler que la conjonction “ et ” doit se dire devant la mention de père (et frères), mais que lorsqu'on omet ces mots, il faut la placer plus avant, devant les mots “ tous les saints ” qui forment la dernière partie de l'énumération. Il faut donc alors dire: “ à saint Pierre et à saint Paul, et à tous les saints...” et plus loin: “ saint Pierre et saint Paul, et tous les saints...”

Cette question doit intéresser surtout les malades et les instituteurs ou institutrices.

Les malades, ou garde-malades, qui les suppléent devront toujours réciter dans le *Confiteor*, avant la communion, les mots *et tibi Pater*, puis *et te, Pater*. Ils auront soin de plus de réciter cette prière en latin, puisqu'il s'agit d'une récitation

liturgique, en se servant, s'il y a lieu, d'un livre. Ceux qui récitent cette prière avec leurs élèves, soit à l'école, soit à l'église, auront soin d'omettre les mots " et à vous, mon Père ", puis " et vous, mon Père ", vu que cette récitation n'est pas liturgique.

J. S.

L'INITIATIVE D'UN JUGE AMERICAIN

Un juge de Chicago, M. John Stelk, avait à juger dernièrement quelques chauffeurs d'automobiles coupables d'excès de vitesse, parmi lesquels figurait une femme-chauffeur. Tous s'attendaient à une amende plus ou moins forte. Mais voici quelle fut la sentence du juge: " Pas d'amende. Mais les agents vont tous vous conduire à la morgue, et vous y verrez le cadavre d'une enfant écrasée par l'un de vos semblables. " — C'était bien américain !

Le châtiment commença aussitôt. Dans la salle froide et basse où on les pousse, brusquement, le gardien découvre le corps déchiqueté d'une pauvrete: jambe gauche broyée, bras à demi-arraché, plaie béante à la tête... " Cette mignonne, explique-t-il, a été tuée par un fou, chauffeur comme vous, qui a jeté sa voiture à une vitesse de 70 kilomètres à l'heure, sur un carrefour, à l'heure de la sortie des écoles... "

La watt-woman veut fuir: une implacable main la ramène devant la victime. — " Mais, mon Dieu, supplie-t-elle, laissez-moi m'en aller! Cette fillette à l'âge de la mienne. Si c'était elle? " On devine la scène tragique, macabre... Tremblants et haletants, ses compagnons demandent, eux aussi, qu'on leur épargne cette affreuse confrontation.

La leçon a été profitable, paraît-il, car, en reparaisant devant le bon juge, les inculpés jurèrent qu'ils étaient guéris, à tout jamais, de la manie de la vitesse...

Et depuis lors, c'est-à-dire depuis quelques mois, on ne s'écrase plus à Chicago... dit-on !

LES PREMIERS PAS SUR LA GRANDE ROUTE ¹

Les religieuses du couvent Jésus-Marie de Sillery, près Québec, viennent d'éditer une petite brochure, que, pour notre part, nous voudrions voir dans toutes les mains de nos jeunes mères et des nos futures mères canadiennes. Ce sont quelques lettres, cinq en tout, adressées naguère par un chanoine français, M. L.-G. Montdésert, "à une mère de famille", par lesquelles l'auteur entend montrer à sa correspondante comment il faut s'y prendre pour diriger ses chers petits dans ses "premiers pas sur la grande route" de la vie.

En voici la substance. Une mère est le trait d'union entre Dieu et l'âme de son enfant. Elle doit commencer aussitôt que possible à l'orienter vers Dieu, parce que les premières impressions ne s'effacent jamais. Pour cela, en première ligne, elle doit faire respecter la piété, par sa dignité de vie, sa sincérité et sa fermeté. Le développement de ces pensées constitue le sujet des deux premières lettres. La troisième tend à exposer où la mère puisera la piété et comment elle l'inculquera. La quatrième enseigne les diverses pratiques qui font comprendre et aimer la vraie piété aux petits enfants. Enfin, la dernière donne aux mères ce que l'auteur appelle le grand secret de réussir et qui n'est autre, pour elles, que d'aimer Dieu et d'aimer les âmes.

Tout cela est écrit en une langue simple et souple, sans apprêts de style, mais avec une fraîcheur et un bon goût qui plaisent infiniment. Nous ne saurions trop recommander ce bon petit livre à nos confrères du saint ministère. On pourrait avec grand profit le distribuer, par exemple, dans les confrérie de dames de Sainte-Anne et d'enfants de Marie, ou encore, dans les pensionnats, aux graduées et aux sous-graduées. L'art d'être mère sous l'oeil de Dieu n'est-il pas l'un des plus importants qui soient ?

E.-J. A.

ORNEMENTS BLANCS RETROUVES

Un assortiment d'ornements blancs sacerdotaux, provenant d'une église ou d'une chapelle, a été au cours de l'été remis à l'église Saint-Antoine de Montréal. Celui qui l'aurait perdu, ou à qui il aurait été enlevé, pourrait le réclamer, en s'adressant à Mgr Donnelly, 351, rue Saint-Antoine, Montréal.

¹ *Les premiers pas sur la grande route*, 15 sous l'unité, \$12.00 cent. S'adresser au Couvent Jésus-Marie, Sillery, près Québec.